

ŒUVRES COMPLÈTES
DE MARCEL PAGNOL

8

Œuvres complètes de Marcel Pagnol

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illustrations de
Boncompain, Mühl et Palayer

Aux éditions du Club
de l'Honnête Homme

1977

© Club de l'Honnête Homme, Paris, 1977.

Hamlet
Bucoliques
Le Songe d'une
nuit d'été

WILLIAM SHAKESPEARE

Hamlet
Prince de Danemark

*Traduction et préface
par Marcel Pagnol*

Préface

Après avoir terminé ce long travail, qui occupa mes vacances pendant plusieurs années, il m'a semblé, non pas nécessaire, mais peut-être utile, d'écrire cet avant-propos et de faire part au lecteur de quelques réflexions qui me furent inspirées par l'immortelle tragédie.

Le texte que j'ai traduit, c'est le texte complet de la version du folio de 1623, augmenté de quelques passages du second quarto ; il comprend plus de 3 800 vers, c'est-à-dire que la pièce est deux fois plus longue que *Britannicus* ou *Bérénice*.

On a traduit *Hamlet* dans toutes les langues du monde, et surtout en français.

Était-il bien nécessaire d'en donner une version nouvelle ? Peut-être. En effet, l'exégèse shakespearienne a fait des progrès considérables, grâce aux travaux de nos maîtres, et le texte même des œuvres semble se clarifier en vieillissant.

D'autre part, si l'on examine toutes les traductions françaises, on verra que les unes sont célèbres, les autres fidèles.

Deux sortes d'écrivains ont traduit *Hamlet* : les auteurs dramatiques et les professeurs.

Les traductions des auteurs dramatiques sont assez inexactes. Ce sont des adaptations, ou des traductions libres : elles présentent assez peu d'intérêt : elles n'ont jamais obtenu, sur la scène, un grand succès, si ce n'est par la personnalité d'un grand comédien ou d'une grande comédienne.

La traduction que l'on joue à la Comédie-Française est celle de Marcel Schwob et Eugène Morand.

Ces deux lettrés, tout au long de leur travail, ont appliqué le principe suivant : un mot pour un mot, une phrase pour une phrase, *sans jamais intervertir l'ordre des mots*. Cette règle les a parfois conduits à de très heureuses réussites. En revanche, il arrive que son application mécanique aboutisse à d'étranges résultats. Leur *Hamlet* contient bien des phrases incompréhensibles, et parfois ridicules. Par exemple :

« Et vous ne pouvez, par nulle enquête détaillée, obtenir de lui pourquoi il affecte cette confusion, qui fait si aigrement grincer le calme de ses joints par de nombreuses turbulences de lunatique ? » (Acte III, scène I.) — « Il y en a qui se mêlent de rire eux-mêmes pour pousser au rire quelque quantité de sots spectateurs, bien que, cependant, quelques nécessaires questions de la pièce doivent alors être considérées. » (Acte III, scène II.)

Cette langue barbare n'est ni française, ni théâtrale.

Lorsque Shakespeare, dans la scène I, écrit ces deux répliques :

MARCELLUS

Shall I strike at it with my partisan ?

HORATIO

Do, if it will not stand.

ce n'est pas parce qu'il est Shakespeare, c'est parce qu'il écrit en anglais et que ce « do » est une tournure anglaise des plus banales. On a eu tort de traduire :

MARCELLUS

Faut-il taper dedans avec une pertuisane ?

HORATIO

Fais, s'il ne s'arrête pas.

En français, on dirait : « Tape », et non pas : « Fais ».

De même : « Comment vous plaît cette pièce ? » La tournure anglaise, très simple, correspond exactement au français : « Cette pièce vous plaît-elle ? »

De même : « J'ai vu mon père dans l'œil de ma pensée ». Ce « dans » est absurde. *In* signifie ici simplement *devant*, comme dans un grand nombre d'autres cas.

De même, cet éternel : « Marquez-vous ceci ? » pour traduire : *Mark you this*. Pourquoi ce « marquez », alors que le verbe *to mark* se traduit couramment par *remarquer* ?

Dans leur souci de ne pas ajouter une syllabe, les traducteurs en arrivent à écrire une langue qui n'est ni anglaise ni française. On admettrait une tournure pénible en français si elle correspondait à une tournure pénible en anglais. On louera une phrase bizarre et surprenante si elle rend une phrase bizarre et surprenante qui appartiendrait en propre à Shakespeare, Mais il paraît burlesque de transplanter brutalement des expressions et des tournures dont se servent tous les garçons de café de Londres. On ne voudrait pas qu'un Français fût surpris en lisant, chez Schwob, une phrase qui paraît naturelle au lecteur anglais d'aujourd'hui.

C'est pourquoi il nous semble que cette traduction est aussi inexacte qu'une adaptation. Quant à sa valeur scénique, elle est assez faible, parce que ce dialogue est « imparlable ».

C'est ce même défaut qui rend impropres à la scène les traductions des professeurs.

Dans leur souci d'exactitude — souci légitime et respectable — ils perdent sans cesse le rythme dramatique, ou plutôt ils ne le trouvent jamais : d'un monologue ils font une dissertation, d'une réplique ils font une phrase. Ils semblent avoir oublié que le texte d'une œuvre dramatique n'est pas tout entier sur le papier, et que les mots employés par le dramaturge ne sont que la trame de son langage.

Ce qui compte autant que les mots, ce qui leur donne leur vrai sens, ce sont les intonations, la vitesse du débit, les attitudes, les gestes.

Shakespeare est très avare d'indications de jeux de scène. Le traducteur doit les reconstituer ; il faut donc qu'il voie continuellement les personnages, avec leur volume, leur poids, leur vitesse ; il faut qu'il entende leur voix, et non pas qu'il lise leur texte.

C'est faute de sens dramatique que de véritables érudits, mille fois plus savants que nous, ont fait des contresens et même des non-sens. Nous essaierons, dans le court essai qui va suivre, d'en signaler quelques-uns dont l'importance est très considérable.

Le lecteur n'ignore pas que Saxo Grammaticus écrivit, on ne sait quand, mais avant 1589, l'*Histoire d'Hamlet*, dans son *Historia Danica*. En 1608, un Français, qui portait le joli nom de Belleforest, traduisit cette histoire en français. On a très longuement discuté pour savoir si Shakespeare avait lu l'histoire d'Hamlet dans Saxo Grammaticus ou dans la traduction (assez libre) de Belleforest ; on s'est aussi demandé s'il n'avait pas purement et simplement démarqué — mais re-marqué de son génie — une tragédie anglaise du dramaturge Thomas Kyd, qui avait traité le même sujet en 1589. Cette tragédie n'est pas parvenue jusqu'à nous. D'ailleurs, si nous entrons dans cette voie, nous devons essayer de savoir si ce Kyd lui-même n'avait pas copié Saxo Grammaticus ; si nous arrivons à le prouver, il nous faudra rechercher l'auteur qui précéda Saxo Grammaticus, et qui n'était peut-être qu'un compilateur.

N'essayons pas de remonter cette échelle qui nous conduirait, après vingt années de recherches, à un profond dégoût pour l'histoire d'Hamlet.

Étudions plutôt les textes que nous possédons.

Le chef-d'œuvre de Shakespeare est, sans doute, après la Bible, l'œuvre littéraire qui a suscité les plus vives discussions. Les critiques de tous les temps et de tous les pays se sont penchés sur les quartos et les folios, et les résultats de leurs recherches emplissent des centaines de volumes. Essayons d'apporter, à cette montagne, notre grain de sable.

On a longuement discuté sur le personnage d'Hamlet. Les trois grands sujets de querelle furent son âge, son aspect physique, et sa folie.

Il semble bien extraordinaire que l'on ait pu donner à ce prince tantôt vingt ans, tantôt trente-cinq.